

LA POUPÉE

I

La baie de Mery Beach étale sur des kilomètres son sable noir qui scintille parfois lorsqu'un rayon de soleil effleure les quartz qui parsèment sa surface. Il fait presque beau et les lichens rabougris, bruns, comme brûlés par une pluie acide, semblent à nouveau vivants, couvrant les talus qui surplombent la plage.

La maison date d'un siècle, construite bien avant la révolution atomique, alors bijou de bois et de verre étincelant sous les rayons d'un soleil devenu rare. Bien que repeinte plusieurs fois, la couleur blanche des murs s'est écaillée et l'une des grandes baies donnant sur le large est fissurée depuis le dernier ouragan. Personne n'a voulu venir la remplacer, personne ne veut entrer dans la zone côtière seulement habitée par une population âgée qui vit en marge de la société

Une bise légère se lève. Les rideaux s'envolent, apportant alors les cris des rares mouettes qui planent en guettant les poissons à pattes qui approcheront bientôt de la côte. Le chant cristallin d'un petit mobile de verre accroché à l'une des rives du toit se mêle au vent.

Face est sur la terrasse, allongée sur une chaise longue, nue, le visage caché sous un large chapeau de plastique imitant la paille. Elle semble dormir, bouge légèrement en soupirant, s'étire comme un chat au réveil. Son corps est parfait, totalement imberbe, d'une blancheur immaculée. Seules, les aréoles de ses seins font sur son corps deux taches plus sombres.

— Face !

La jeune femme ne répond pas.

Estelle sort sur la terrasse. C'est une femme frôlant la soixantaine. Son corps encore souple se devine sous une large tunique de soie brodée à la main, par elle certainement, laissant deviner qu'elle a dû être d'une grande beauté. Ses longs cheveux, maintenant grisonnants, sont retenus par un bandeau assorti à son vêtement.

— Face, tu dors ou tu fais semblant ?

La jeune femme soupire.

— Oh non, pas déjà !

— La lumière est magnifique... (Elle regarde l'horizon) Il faut en profiter avant que le temps ne se couvre à nouveau...

— Juste une minute... Je veux retrouver mon rêve.

Estelle vient s'asseoir sur une vieille caisse en bois, tout à côté de la chaise longue.

— Ton rêve, c'est Sam, hein ?

Face s'étire puis elle relève doucement ses jambes et remonte le chapeau sur sa tête, découvrant deux grands yeux azur qui lui mangent le visage, éclairant ses cheveux dorés, coupés courts, coiffés à la diable.

— Mon Dieu, Face, tu es si belle !

Il y a une pointe de désir dans les paroles d'Estelle.

— Allez, viens.

Estelle se lève et se dirige vers l'intérieur.

Face fait la moue, ôte son chapeau qu'elle jette sur le sol puis elle ébroue ses cheveux en les peignant avec une main fine.

— Estelle !

L'autre se retourne.

— Tu as déjà été amoureuse ?

— Certainement quand j'étais jeune... A bien y réfléchir, je crois bien que hier, je suis encore tombée amoureuse de ma postière... (Elle éclate de rire) ... Mais elle passe tellement rarement.

Les deux femmes pénètrent dans la maison.

Toujours nue, Face s'avance dans la pièce, s'attardant devant la bibliothèque. Elle laisse traîner ses doigts sur les rayonnages, caressant les couvertures jaunies par le temps.

— Chaque fois que je viens chez toi, je ne peux m'empêcher de regarder tous ces livres de papier. (Elle a un sourire)... Nous, nous n'avons que des vidéo-livres.

Estelle a branché la vieille bouilloire électrique pour préparer le thé d'après-midi. En attendant que l'eau se mette à chanter, elle s'approche de Face et caresse à son tour les livres. Leurs deux visages se frôlent presque.

— Mon père a passé toute sa vie à collectionner les livres de papier. Il fouinait partout, dans les greniers, sur les marchés quand il y en avait encore, parfois aussi dans les ventes aux enchères. (Elle a un soupir triste) Il avait commencé à construire une annexe dans le jardin quand il a disparu...

Face a un haussement d'épaules.

— Il aurait gagné beaucoup de place avec des vidéo-livres.

— Surtout pas... Pour lui, c'était un sacrilège que de ne plus vouloir lire un livre sur du papier, sur une matière noble.

— Et qu'est-ce que tu as fait de tous ces livres quand il est mort ?

— J'ai gardé les plus précieux, ceux que tu vois aujourd'hui... Les autres, j'en ai fait don à des musées.

Face reste silencieuse, songeuse puis elle demande d'une voix douce, presque enfantine :

— Raconte-moi, Estelle.

— Que veux-tu que je te raconte ?

— Comment c'était avant ?

La femme plus âgée va surveiller l'eau qui commence à chanter. Elle se tourne vers Face, a un mouvement d'épaules.

— Avant, ici, tout autour, il y avait des fermes avec leurs animaux et des champs où poussaient des légumes différents selon les saisons... Tiens, quand j'étais petite, je me souviens que j'allais chercher du lait tous les soirs... Tu as déjà vu une vache ?

— Sur une vidéo, oui... Mais alors les incubateurs ne vous fournissaient rien ?

— Viens, je veux te montrer quelque chose.

Estelle ouvre la petite porte qui donne sur l'arrière de la maison, une porte qu'elle n'a jamais ouverte en présence de la jeune femme. Elle la précède dans le petit escalier de bois qui descend au jardinet où elle fait pousser une herbe bien grasse. Le tout est entouré d'une palissade pour rester invisible de l'extérieur.

Face hésite à marcher dans l'herbe épaisse où ses pieds disparaissent. Elle pousse un cri d'horreur quand une forme velue lui file entre les jambes. Estelle éclate de rire. Une dizaine de lapins mâchouillent de l'herbe en regardant les deux femmes.

— Ils sont mignons, hein ? demande-t-elle.

— Quelle horreur... comment peux-tu avoir ça chez toi ?

— C'est difficile de s'en procurer. Un des gardes du secteur me prévient chaque fois qu'une occasion d'en acheter se présente.

— Partons d'ici, dit Face en se précipitant vers l'escalier.

Elles reprennent le travail après le thé, accompagné de petits biscuits cuits par Estelle. Maintenant, la femme plus âgée s'est installée devant son chevalet, fixant Face qui a repris la pose. Elle s'attaque au visage, profitant du soleil dont les rayons plus bas accentuent les traits, se reflétant aussi dans ces yeux si clairs.

Elle se penche pour prendre la tasse et termine son thé devenu tiède.

— Sam revient quand ? demande-t-elle.

— Dans quelques jours, peut-être demain si son intervention a réussi.

— Alors, surtout, n'arrête pas de penser à son retour. Ton regard est extraordinaire. Dis à Sam de partir plus souvent et de te prévenir longtemps en avance de son retour... Tu rayannes littéralement.

— Tu crois que c'est l'amour ?

— Il n'y a que toi qui peux le savoir.

La jeune femme devient brusquement sombre.

— C'est tout le problème, je ne peux pas le savoir.

Une pluie fine cingle les vitres de la chambre. Sans doute les prémices de l'orage qui se forme au large, encore loin sur l'océan qu'on a appelé pacifique. Les autres tours du quartier résidentiel brillent de l'éclat donné par les milliers de fenêtres illuminées comme des arbres de Noël. Plus bas, les néons géants des devantures alternent les couleurs et leurs éclairs syncopés font comme un cœur dont les battements seraient conditionnés par une force inconnue. Il est tard, mais les commerces ne ferment jamais. Il y a toujours des employés à travailler dans les tours des grandes compagnies.

L'appartement est vaste, plus de cent mètres carrés. Tous les murs sont blancs, éternellement blancs car la couleur y a été injectée lors de la construction et y demeurera à jamais. Peu de meubles dans les pièces, blancs eux aussi, fonctionnels, en matières nobles, dénotant le bon goût et l'argent. Posé sur une table basse translucide, presque invisible, un seau isotherme maintient au frais une bouteille de vrai vin. Deux verres tulipe couverts de givre attendent.

Face repose, étendue sur le grand canapé dont l'assise a pris la forme de son corps pour que son repos soit réparateur. Elle a revêtu une robe de tissu translucide, évasée sur ses cuisses, qui dénude ses épaules. Sa respiration est légère, un souffle depuis qu'elle s'est assoupie.

Il y a un déclic et la porte s'efface dans la cloison. L'homme entre, avance en silence, posant ses pieds avec précaution pour ne pas heurter d'objets traînant sur le sol. Face n'est pas très femme d'intérieur, se reposant sur cette Mexicaine qui vient chaque matin remettre de l'ordre dans l'appartement.

Un autre déclic. La porte a regagné silencieusement sa place. L'homme pose son gros sac de voyage et s'avance jusqu'au canapé. Face dort toujours, à moins qu'elle ne fasse semblant pour attendre la douceur du réveil. Il se penche et l'embrasse dans le cou, juste au-dessous de l'oreille. Elle émet un léger grognement avant d'ouvrir les yeux.

— Sam !

Il lui sourit.

Elle l'attire vers elle, vers ses lèvres qui trouvent les siennes. Leur baiser est chaste, mais quand elle sent sa langue chercher la sienne, elle se recule, instinctivement. Lui l'a déjà prise dans ses bras pour la porter dans la chambre où il la dépose sur le grand lit. La lumière est douce, ce qui fait naître parfois des ombres érotiques sur le corps de la jeune femme maintenant nue car elle ne portait rien sous la robe qu'il déchire dans un froissement soyeux.

— J'ai tellement envie de toi, murmure-t-il.

Comme elle ne répond pas aux caresses qui se précisent, il demande :

— Toi, tu n'as pas envie ?

Elle sourit.

— Sam, je suis neutre !

Il se redresse en éclatant de rire.

— C'est vrai...

Il quitte le lit et va se placer devant la cavité au fond de laquelle brille un œil électronique. Il le fixe, de manière à ce que la machine reconnaisse le propriétaire de la cache dont la porte s'ouvre lentement, dévoilant le coffre scellé à l'intérieur du mur avant même que l'immeuble de cent cinquante étages ne soit terminé. Sam prend avec précaution une petite boîte qu'il pose sur la tablette qui a surgi du mur en même temps que le coffre s'ouvre. Elle contient une dizaine de micro barrettes informatique. Il en choisit une à l'embout rouge qu'il sort de la boîte grâce à la pince terminée par de fines dents très longues. Il s'approche ensuite du lit sur lequel Face se tient assise, la tête baissée, dégageant ainsi son cou en tenant ses cheveux relevés.

Sam s'approche, pose la pince sur le lit, à côté de la micro barrette.

— Ne bouge pas.

Il dégage son oreille gauche, fait glisser la peau, ouvre l'opercule et, se saisissant de la pince, il ôte avec précaution une des micro-barrettes qui se trouvent dans l'orifice creusé dans le crâne, la remplaçant

par celle qu'il a sortie de la boîte. Il repousse ensuite la peau et Face rabat sa chevelure. Pendant que Sam va ranger son attirail dans le coffre, elle s'étend sur le lit, sentant déjà les effets de la barrette. Elle sent ses seins se gonfler tandis que son regard ne peut se détacher du sexe de son amant.

— Viens, je veux ta bite !

Il se retourne, souriant, satisfait de l'effet presque immédiat déclenché par la barrette écarlate. Il referme le coffre et s'avance vers le lit. Vers les mains et la bouche de Face qui s'emploie à lui donner la vigueur qu'elle attendait. Quand il la pénètre, elle commence à effectuer de lentes ondulations des hanches, avançant vers son sexe chaque fois qu'elle en sent la vigueur toujours plus profonde. Elle lui mord l'oreille, en profitant pour murmurer les mots grossiers qu'il aime entendre lorsqu'ils font l'amour.

Face reprend lentement son souffle. Elle se tourne sur le côté et découvre Sam qui a lui aussi du mal à retrouver sa respiration. Leur étreinte a été sauvage, brève mais intense.

— Ca va toi ? demande-t-il avec cette moquerie de toujours au fond de la voix.

— Mieux que pendant tout le temps où tu m'as abandonnée.

— Le travail, Face... Je dois répondre aux appels de la boîte sinon nous ne vivrions pas comme nous le faisons... Et puis, je me dis que parfois nous sauvons d'autres humains par nos interventions.

— Tu y vas aussi parce que tu aimes le danger, non ?

— Sans doute un peu !

— Ca t'excite plus que moi ?

— Parfois oui !

Elle se jette sur lui, faisant mine de le frapper de ses poings serrés, mais tous deux savent que cela se termine toujours par une nouvelle étreinte. Ils roulent sur le lit puis sur l'épaisse moquette, luttant comme les jeunes animaux qui esquissent une bataille pour jouer, mais finissent toujours par une lutte véritable. Elle sent le sexe durci de Sam glisser sur son torse alors qu'il essaye de la maintenir prisonnière de ses bras écartés.

Plus tard ils se retrouvent à nouveau haletant, cherchant leur souffle. Face lève une de ses jambes à la verticale, l'examine avec attention.

— Je suis toujours aussi blanche...

Sam regarde sa propre jambe, hâlée par les deux semaines qu'il vient de passer en Guyane. Ils ont travaillé sous le soleil, dans le marigot où ils devaient réparer ce conduit d'évacuation des déchets d'hydrocarbures, seulement vêtus de shorts et de t-shirts crasseux.

— Pourtant, ajoute-t-elle, je suis restée tous ces derniers jours sur la terrasse...

— Quelle terrasse ? demande-t-il en se redressant, brusquement méfiant.

— Celle d'Estelle, tu sais, l'artiste peintre qui habite près de la mer.

— Je t'avais interdit de la revoir.

— Pourquoi ?

— Là-bas ne vivent que des asociaux, des gens qui pourraient devenir nuisibles.

— Ton père adoptif vit aussi dans une de ces maisons du bord de mer.

— Mon père n'a pas eu de choix... Il a dû s'exiler quand on l'a viré de son poste... Sans un travail régulier, tu ne peux pas tenir longtemps en ville.

Face lève son autre jambe, l'examine avec attention.

— N'empêche que je suis aussi blanche que les murs de cette pièce.

— Si tu veux, je peux demander un changement de couleur de peau... Seulement, je ne sais pas si c'est possible.

Il se lève et se dirige vers la cabine de douche.

— Je te rejoins, crie Face.

— Non... Je sais comment cela se terminera si tu viens avec moi sous la douche.

— Ca t'ennuierait ?

— Ce soir, nous allons dîner dehors... Ensuite, j'ai quelque chose d'important à faire.

Elle se lève pour aller choisir une tenue digne de son compagnon.

